

semblait aux sapins de son pays. Sans doute, plus d'une larme avait creusé de profondes rides sur son visage; mais la souffrance n'avait pas réussi à faire plier sa taille fière. Dans ses yeux brillait une énergie peu commune.

La mère Méryen travaillait tristement, lorsque le bruit d'une porte lui fit lever les yeux.

—C'est toi, Suzelle?

—Oui, mère, dit une voix jeune et émue.

C'était presque une enfant qui venait de parler: seize ans à peine, plutôt grande, avec des cheveux noirs et de grands yeux bleus, tour à tour tendres et fiers, quelque peu rêveurs même. Sur son pittoresque costume d'Alsacienne brillait un médaillon d'où se détachait le portrait d'un jeune homme.

Cette gracieuse apparition faisait contraste avec la triste maison. Suzelle ressemblait à ces douces fées voyageuses qui sèment la poésie partout où elles passent. En ce moment pourtant, elle était plutôt l'ange de la douleur; son visage était noyé de larmes. Son Frantz bien-aimé combattait dans cette nuit terrible. Réfugiée auprès de Méryen, elle se rappelait qu'orpheline, bien jeune, elle avait été recueillie par cette excellente femme, et qu'elle n'avait jamais quitté son compagnon d'enfance, ce Frantz, fils de Méryen.

Leur amitié, avec le nombre des années, s'était changée en un sentiment plus fort et plus tendre. La guerre éclatant, malgré leur jeunesse, ils échangèrent leurs promesses.

La jeune fille se sentait mourir de douleur: la sombre énergie de celle qu'elle nommait sa mère soutenait seule son courage.

—Prions, avait dit Méryen, en entendant le bruit du canon.

Les deux femmes à genoux, après avoir prié, se relevèrent plus calmes et plus fortes.

Au dehors, l'orage et le canon faisaient toujours rage. Minuit venait de sonner lentement au beffroi lorsque la porte, violemment ébranlée par des coups de crosse, céda brusquement. C'étaient les Prussiens. Méryen, apercevant du sang sur leurs habits, frissonna en pensant que c'était peut-être celui de son fils.

—Femmes, donnez-nous tout ce que vous avez, dit grossièrement un officier; et, s'installant en maîtres, ils se firent servir par les deux femmes.

—Ah! reprit l'officier, si les Français sont des braves en combattant, il en est aussi qui sont des lâches. Un soldat français, arrêté par un des nôtres, portait des dépêches. Pour avoir la vie sauve, il nous les a remises sans difficulté et nous a même indiqué la route de ce village. Je lui ai demandé son nom, afin de savoir quel était le poltron qui trahissait sa patrie. Frantz, a-t-il dit en s'enfuyant.

Méryen, qui avait prêté une oreille attentive à ce récit, pâlit en entendant ce nom. Elle se contint, ne croyant pas son fils capable d'un tel crime.

Les Prussiens ayant fait main basse sur tout ce qui se trouvait dans la pauvre cabane, se remirent en marche.

La porte se rouvrit avec précaution et donna passage à un jeune homme à la figure bouleversée.

—Sont-ils encore là? dit-il d'une voix tremblante.

Méryen, pâle et rigide, le saisit par le bras, et lui dit d'une voix dure:

—Dans ma famille, on ne tremble que devant la honte; et son regard perçant le fouilla jusqu'au fond de l'âme.

—J'ai trahi, dit Frantz à voix basse.

—Je te maudis, clama Méryen en repoussant son fils. Puis elle s'enfuit de sa demeure.

Alors Frantz comprit sa honte et sentit qu'il n'avait plus de mère.

Dans sa détresse, il songea à Suzelle. Celle qui avait assisté à cette scène, était muette

d'horreur. En voyant Frantz s'avancer vers elle, elle recula d'effroi.

—Suzelle, dit alors Frantz, me repoussez-vous aussi? N'aurez-vous aucun égard pour mon repentir? Car, c'est pour toi, ma Suzelle bien-aimée, que j'ai trahi le France. Mon amour pour ma douce Suzelle a été plus fort que mon amour pour la Patrie.

Suzelle se sentit fléchir; elle revoyait son enfance, tous deux jouant ensemble, son Frantz toujours bon et dévoué pour elle; et la lutte continuait dans son cœur. Lorsque ses yeux se portaient sur le portrait du vieux soldat, elle se rappelait tous les récits d'honneur de cette vaillante famille que lui avait maintes fois racontés Méryen dans les longues soirées d'hiver; et, en son cœur, elle se dit: Je serai digne de ceux qui m'ont aimée. Et, moi aussi, je repousserai le lâche.

—Vous savez, lui dit-elle d'une voix amère, la douleur que j'ai eue de vous voir partir. Je savais que vous pouviez mourir; mais j'aurais moins souffert de vous voir mort à mes pieds que de vous voir la honte au front. Mon amour est changé en haine, et, comme votre mère vous a maudit, je vous maudis à mon tour.

—C'est trop, dit Frantz. Entendre ces paroles de votre bouche, c'est mourir deux fois. Et il sortit comme un fou.

Après avoir erré plusieurs heures dans la campagne maintenant déserte, il heurta du pied un cadavre; il s'arrêta épouvanté. Que voyait-il? Le corps de sa mère percé de part en part.

L'Alsacienne, après avoir maudit son fils, s'était enfuie en emportant le vieux fusil de son Frantz à elle, ayant l'idée bien arrêtée de racheter dans le sang la lâcheté de son fils. Sachant que l'arrière-garde prussienne passerait sur la route, elle résolut de se blottir derrière un vieux tronc d'arbre et de tirer sur l'ennemi. Bientôt, elle avait été découverte et condamnée à être passée par les armes.

Pourtant l'officier prussien qui commandait avait, lui aussi, une mère; et il se sentit ému jusqu'aux larmes devant cette femme si courageuse et si ferme. Il voulut la sauver.

—Servez-nous de guide à travers la campagne, lui demanda-t-il; ce sera votre rançon.

—Je n'ai jamais menti, répliqua-t-elle. Et croisant ses bras sur sa poitrine, elle avait dit simplement:

—Je suis prête.

Frantz, à la vue du cadavre de sa mère, sentit le remords et la honte envahir son âme. Ses yeux encore grands ouverts avaient l'air de lui tracer son devoir. Il chassa loin de lui l'idée du suicide, et, s'agenouillant auprès de sa mère, il lui murmura:

—Pardonne, pardonne, et je te jure d'expier, de me rendre digne d'être encore ton fils.

Quelques années après notre malheureuse guerre de 1870, un souffle d'expédition lointaine passa sur notre France: la guerre avec le Tonkin était résolue. Les premiers régiments appelés furent ceux d'Afrique dont les soldats étaient déjà acclimatés au brûlant soleil des tropiques. Dans la légion étrangère se trouvait Frantz qui s'était réengagé après Sedan. Il fut désigné dans les premiers partants. Il avait obtenu un congé pour revoir une dernière fois son pays natal. Il voulait revivre les heures cruelles de sa jeunesse et s'agenouiller sur la tombe de sa mère.

Le petit village de *** avait repris sa tranquillité; le modeste cimetière était toujours bragé par les grands sapins noirs.

Frantz n'eut pas de peine à trouver l'humble croix de Méryen. Son cœur battit violemment, car, près de cette tombe, se trouvait une femme agenouillée. Il la reconnaissait bien, quoique ce ne fût plus la frêle enfant d'autrefois.

Que lui dirait-elle cette Suzelle qui était toujours la fiancée de son cœur? Allait-elle encore

lui jeter son mépris à la face? ou lui donnerait-elle une parole d'espérance sinon de pardon.

En ce moment, Suzelle, ayant fini sa prière, leva les yeux; et, apercevant Frantz, elle lui dit d'une voix triste:

—Je sais que c'est un adieu que vous venez lui faire. Vous avez déjà souffert; mais plus la faute est lourde, plus l'expiation doit être grande. Vous devez reconquérir doublement l'honneur pour être digne d'être appelé encore le fils de celle qui a donné sa vie pour la Patrie.

Frantz écoutait morne; il gardait pourtant une lueur d'espérance.

—Mais, vous, Suzelle, vous, dit-il, ne me donnerez-vous point une parole de pardon?

—Si, mon ami; je vous dirai que mon âme suivra toujours la vôtre, et que mon cœur saignera de toutes vos souffrances. Pas un jour ne passera sans que ma prière demande à Dieu de vous laisser revenir dans cette France bénie.

Dès les premiers engagements au Tonkin, le bruit de la mort de Frantz courut dans le pays.

Suzelle sentit qu'elle n'avait plus rien à regretter sur la terre. Son âme se réfugia vers Dieu. Elle résolut de vouer le reste de sa vie à cet ordre admirable des Filles de Saint-Vincent de Paul qui permet aux soeurs et aux fiancées des soldats de les soigner sur le champ de bataille.

Suzelle entra donc au couvent. La supérieure reconnut bien vite en elle un dévouement prêt à toutes les épreuves. Elle fut envoyée auprès de nos malheureux soldats d'Orient.

Peu de temps après son arrivée à Hanoï, elle se fit remarquer par sa douceur, et par la manière dont elle savait compatir aux maux et adoucir la fin de ces malheureux qui mouraient loin de tous ceux qui leur étaient chers. On sentait qu'elle avait connu la souffrance, et bientôt la petite soeur alsacienne était demandée par tous nos braves.

Un jour, on apporta pâle et défiguré, un homme jeune encore; il était mortellement blessé. Soeur Suzelle voyant un nouveau blessé à consoler, fut vite près de lui. Mais quelle ne fut pas sa douleur en reconnaissant son Frantz qui allait mourir. Au moins, aurait-elle l'âpre consolation de lui fermer les yeux. Et elle remercia Dieu qui l'avait placée sur le chemin du mourant.

Bientôt celui-ci ouvrit les yeux; et, sentant une douce main qui le soutenait, il crut faire un rêve béni. Il lui sembla voir sa Suzelle plus belle que jamais, et on l'entendit murmurer:

—Notre amour était trop grand pour la terre.

A ce moment, le général Négrier aperçut le groupe qui entourait Frantz. Il s'en approcha, et plaça sur son lit la croix de la légion d'honneur, cette croix qui le mettait au-dessus des plus braves.

Frantz fit un geste pour la repousser, disant:

—Si vous saviez, si vous saviez!

Et le général élevant la voix, lui dit:

—Je sais que vous êtes un héros. Depuis le premier jour vous avez toujours été sur la brèche, et vous portiez si haut l'amour du drapeau, que la France perd en vous un de ses enfants pour qui la Patrie est au-dessus de tout.

Suzelle, en entendant ces mots, se rapprocha de son ami et lui dit:

—Meurs heureux, meurs tranquille. Ta mère te pardonne, et ta Suzelle te bénit. Cette croix que tu as si vaillamment gagnée, je la porterai à cette mère que nous avons tant aimée.

Frantz, avec un paisible sourire, murmura encore:

—Adieu! et il rendit le dernier soupir.

Soeur Suzelle a tenu sa promesse. Elle est revenue déposer cette croix sur l'humble tombe; et plus que jamais elle s'est dévouée à ceux qui souffrent et à ceux qui pleurent.